

C'EST POUR MOI QUE TU ES VENU

C'est pour moi que Tu es venu.

Comme Zachée, j'ai peur. Je suis avec ma petite taille, mon encore plus petite confiance, derrière cette foule de dos immenses.

Comme les ogres quand on est petit, comme les adultes quand ils tournent leur grand dos noir, qu'on n'a pas à comprendre, qu'on n'a pas à entendre, qu'entre leurs dos tournés la nuit vient, une nuit qui fait peur et qu'on préférerait rejoindre pourtant que de rester seul du côté du soleil.

Que ferai-je seule du côté du soleil ? Si je ne peux plisser les yeux avec aucun autre ? Comment ne pas me blesser à la beauté du monde si elle engendre une si mortelle solitude ? La beauté, quand on est enfant, il y a toujours quelqu'un pour l'interrompre, au moment où elle réussit à percer le coffre-fort de notre cœur et qu'enfin ouvert et qu'enfin vivant, il fait un pas enflammé et nu pour danser avec elle.

Beauté sans cesse interrompue, cœur toujours trop lent.

Balayée pour les choses qui ont du sens, les choses utiles. « Allez ! arrête de rêver. » Je ne rêve pas. Je regarde la beauté qui m'attend et qui est sur le point d'abaisser mon pont-levis, de me mettre au monde.

C'est pourtant cela le sacré, bien en amont de tout ce que nous trouvons sensé ou insensé : la beauté offerte et vulnérable. Ce sur quoi on a tout pouvoir, quelque passant qu'on soit, de vie et de mort, ce qu'on peut piétiner volontairement ou par négligence, comme la fleur de pissenlit, qui n'a rien pour se défendre et qui reste ouverte pourtant.

« Je bénis les dieux en qui je ne croyais plus de m'avoir donné un enfant à garder, une nuit », chante Jane Birkin dans un album très personnel, *Enfants d'hiver*. Un enfant à garder, une nuit : Dieu. Ce qui est sans défense appelle notre veille et c'est Dieu.

Je suis trop petite depuis toujours. Il n'y a personne pour me voir. Comme toi Zachée, c'est pour pouvoir tenir le siège de ma solitude que j'ai acquis tant de richesses, de si haute et cruelle lutte et de si solitaire. Mon petit chez-moi est tapissé de richesses insensées, envahissantes, disproportionnées, inconvenantes. Me débrouiller seule de tout, n'avoir jamais rien à demander aux grands dos noirs tournés. J'ai précipité mon cœur et dressé mon intelligence comme un animal de foire, pour qu'ils soient capables de tout accomplir et de tout subir – invulnérables. Je vis depuis dans un palais de pierres précieuses pour moi seule. Et comme toi, Zachée, je meurs de ma solitude et de ma richesse.

C'est pour moi que Jésus est venu. Exactement.

Pour moi engloutie sous mes trésors, à l'abri de tous les regards, à l'abri de toute tentative d'amour, ensevelie sous mes richesses-tombeau, chaque nouveau

diamant scellant davantage ma solitude, me dispensant d'espérer un autre, toujours plus invisible derrière mon éclat.

J'ai de tout, rien ne manque, je peux tout – je peux aller jusqu'à ma mort sans personne.

Il est venu pour moi. Exactement.

Pas seulement pour le pauvre qui manque de tout, mais aussi pour moi enterrée dans mes asphyxiants vivres de survie. Il vient me chercher dans mon engloutissement.

Je suis petite, riche, seule et perdue. Il sait que je ne peux pas franchir seule la foule qui l'enserme, ce mur de dos géants qui me barre l'accès à la vie. Il faut qu'il me trouve, Lui.

C'est quoi mon sycomore ? L'arbre sur lequel je peux me hisser pour le voir passer dans le monde ? Celui en bas duquel il s'arrêtera pour lever la tête et, au milieu de la foule noire pressée de toutes sortes de légitimes urgences, enverra ses yeux auprès des miens et ne les quittera plus jusqu'à ce que j'ouvre les serrures de ma vie. Alors, mes richesses-barricades redeviendront de vivantes rivières libres et atteignables.

Il lui faut demeurer chez moi. C'est cela qu'il dit. Cela lui est nécessaire à *Lui*.

Si cela avait été pour moi, où aurais-je puisé la confiance, recluse depuis si longtemps ?

J'ouvre la porte.

Il entre.